

QUI EST MON PROCHAIN (Luc 10)

Telle la question examinée par la célébriissime parabole dite du Bon Samaritain. La célébrité pourtant est trompeuse. A commencer par le titre, le bon Samaritain, nulle part il n'est qualifié de bon. A force d'avoir été brandie comme drapeau de la philanthropie chrétienne, la parabole est devenue inaudible dans son originalité et son étrangeté.

Essayons de la débarrasser de ces bruits de fond pour faire entendre ce qu'elle dit dans les graves circonstances qui nous préoccupent.

J'observe en préalable que la question du prochain est posée dans un cadre religieux. Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? A plusieurs reprises dans les Evangiles, cette question est posée à Jésus, ainsi le jeune homme riche. Ici c'est un docteur de la Loi qui l'interroge. Jésus répond naturellement dans le cadre de la Loi, par le sommaire du Lévitique : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et tu aimeras ton prochain comme toi-même.

A présent le docteur de la Loi relance le débat : Qui est mon prochain ?

Mon prochain est-il n'importe quel être humain sur la planète, voire l'ensemble de l'humanité puisque nous sommes tous de la même famille ? Si oui, alors nous sommes effectivement en présence d'un manifeste philanthropique. Certains ont été jusqu'à affirmer, je ne sais par quel détour, que le prochain, c'est en réalité le lointain. Du coup notre responsabilité est infinie, illimitée, écrasante. Aimer son prochain, ce serait aimer l'humanité entière.

Mais cela a-t-il du sens ? Est-ce qu'on peut aimer une abstraction générale et indistincte ? Est-ce un véritable amour ? Aimer tout le monde revient à n'aimer personne en particulier ! C'est revendiquer un amour nébuleux qui n'a pas de consistance et attire sur lui le mot cruel de Stendhal à propos des bourgeois de Paris : « Ils prennent l'étiollement de leur âme pour de l'humanisme et de la générosité. »

L'amour n'est pas abstrait. Il s'incarne ici et maintenant dans des êtres précis. C'est pourquoi Jésus répond par une petite histoire très concrète, très incarnée, écho peut-être d'un fait divers qui avait frappé les esprits dans la région.

A l'inverse, mon prochain est-il mon coreligionnaire, celui qui est proche de moi par la foi, puisque le cadre de la réflexion est religieux ?

Il est une règle générale dans les Ecritures. Quand il est question des frères, des sœurs, des petits, des pauvres, de ceux qui pleurent, il est question de gens qui d'une manière ou d'une autre sont dans le Premier Testament associés à Israël ou à l'Eglise dans le Nouveau Testament. Ce sont toujours les petits et les pauvres en Israël ou les petits et les pauvres et ceux qui pleurent à l'intérieur de l'Eglise. Quand aux étrangers, ce sont des gens qui gravitent autour et dont la gravitation comporte une dimension spirituelle. Ce sont les gentils du parvis du Temple.

Jésus met en scène un Samaritain, c'est à dire un acteur qui a ses propres croyances, ni juives ni chrétiennes. Cependant par son attitude, il montre qu'il sait aimer de la manière propre au peuple de Dieu.

Il est un étranger oui, mais à la façon de la Bible. Son aide revêt une dimension spirituelle car elle accomplit la Loi.

Demandons-nous qui est le blessé que le Samaritain vient secourir? Aucun renseignement à son sujet, sauf : Un homme descendait de Jérusalem vers Jéricho... Pourquoi rien de plus ? Parce que pour Jésus comme pour ses auditeurs, il est évident que cet homme est juif. Cela va sans dire. Calvin l'a compris, qui traduit carrément dans son commentaire : Un juif descendait de Jérusalem vers Jéricho...

Cette qualité du blessé confère toute sa portée au geste du Samaritain. Si le blessé avait été un soldat romain, la parabole ne fonctionne plus. Mais un Samaritain s'approchant d'un juif en difficulté, voilà qui fait sens et frappe les auditeurs. Comment se fait-il qu'un étranger, ennemi héréditaire en principe, soit capable de faire ce qu'un prêtre et un lévite auraient dû faire et n'ont pas fait ?

Rappelons-nous la promesse de Dieu faite à Abraham, qui constitue à mon avis la toile de fond de la parabole : Je bénirai ceux qui te béniront ... Le geste du Samaritain est à interpréter comme la bénédiction d'un non-juif envers un juif. En exerçant la miséricorde envers un enfant d'Israël comme le demande la Loi, le Samaritain montre que son cœur est préparé pour le royaume de Dieu. Il n'est pas seulement sensible au drame d'un frère humain, il est sensible aussi à sa qualité de membre du peuple de Dieu, parce qu'il se sent concerné par la Parole dont ce peuple est porteur.

De ce fait notre Samaritain se range dans la catégorie des craignants-dieu, des gentils du parvis du temple, ces gens du dehors attirés par la parole du Dieu unique et qui constituèrent le premier vivier de la prédication chrétienne : la femme cananéenne, la femme samaritaine, le centurion de Luc et des Actes...

Ceux-là Dieu peut s'il veut les fondre dans la descendance d'Abraham.

Du coup la chute devient logique: le prochain, c'est le Samaritain, puisqu'il s'est qu'il s'est approché d'Israël en accomplissant la Loi.

Mon prochain est celui qui accomplit la miséricorde (l'essence de la Loi) à mon égard. En retour je dois l'aimer comme j'aime Dieu parce que Dieu aussi exerce sa miséricorde à mon égard.

L'interrogation de départ : Qui est mon prochain ? devient : De qui me ferai-je prochain ? C'est-à-dire : Envers qui exercerai-je la miséricorde et de quelle manière ?

Il me semble que la parabole nous livre quelques pistes pour guider notre choix.

D'abord celle de la méthode.

Le Samaritain de la parabole agit avec ordre et méthode. Toute son action est décrite minutieusement, c'est une véritable procédure !

L'ordre et la méthode sont absents du brouillage généralisé qui prévaut dans la crise migratoire actuelle. Il est temps que le discernement et la clairvoyance prennent le dessus.

En effet la confusion est extrême tant dans les intentions proclamées des gouvernants en Europe (un jour on ouvre toutes grandes les portes, le lendemain on les ferme) que dans les politiques mises en œuvre dans les pays d'origine.

Comme chrétiens et citoyens, nous devons exiger de sortir de cette confusion pour agir efficacement.

De ce point de vue, l'usage des frontières comme outil de remise en ordre et de régulation n'est pas scandaleuse.

La frontière signifie séparation. Dans la Bible les séparations ne sont pas obligatoirement négatives. Le récit de la création est bâti sur des séparations successives. Pour passer du chaos originel à l'ordre créé, Dieu agit par séparation.

Ensuite la centralité du peuple de Dieu. Les chrétiens occidentaux devraient venir en aide aux chrétiens d'Orient avant tout. Nous devons secours et assistance aux chrétiens d'Orient, membres comme nous de l'Eglise universelle. Il est même étonnant que certains puissent discuter cette évidence. Si la tâche excède nos forces personnelles, il faut déléguer à des organismes que nous soutenons financièrement et dans l'Eglise nous en avons, qui sont au contact des communautés d'Orient ou de ce qu'il en reste.

Il n'est pas exagéré de voir dans l'auberge ou le Samaritain dépose le blessé la lointaine préfiguration de nos modernes institutions.

Enfin le récit se déroule à l'ombre de la spiritualité biblique. Ce n'est ni un récit laïque, ni un récit simplement humaniste. Nous ne nous détournerons pas de ceux qui ne sont pas chrétiens. Mais nous les accueillerons avec la singularité qui est la nôtre, celle de chrétiens porteurs de la parole de l'Evangile. Notre action doit être animée du souci du partage de la Parole de Dieu avec ceux qui l'ignorent ou n'en ont qu'une appréhension déformée de par leurs croyances. Il n'y a pas à dissimuler l'arrière-plan spirituel de ce que nous faisons.

Il faut opter pour une présence située, identifiable.

Dernière remarque. Après avoir donné au blessé ce que son état réclamait et l'avoir confié à l'aubergiste (en payant !) le Samaritain prend congé de celui dont il s'est fait le prochain. Il retourne à sa vie. Une fois guéri, le blessé pourra retourner à la sienne, sans être lié par une dette.

Aujourd'hui en Europe, l'aide aux réfugiés doit être désintéressée. Il y a du cynisme dans l'argument de ceux qui lient l'accueil à des forces économiques potentielles, censées payer nos futures retraites.

Les gens qui viennent se mettre à l'abri chez nous ont vocation à retourner chez eux quand la paix sera revenue, pour rebâtir et reconstruire.

Car la paix revient toujours, elle finit toujours par venir (Esaïe).

Amen

20 septembre 2015, Vincent Schmid